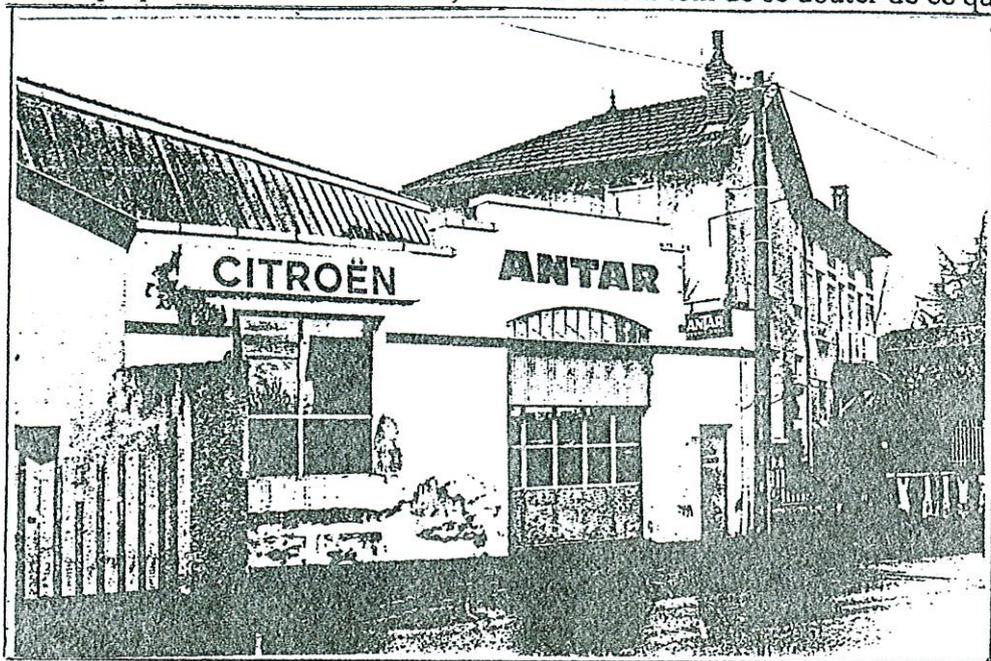


## 1945 - 1995. SATH'NA SE SOUVIENT...

C'est le 25 octobre 1943, que la Feldgendarmarie (police militaire) arrêtait, à 7 heures du matin, dans l'établissement Désautel, où ils travaillaient, onze salariés de cette entreprise.

Messieurs JOSSERAND André, BRIANCON Charles, FAVRE Ernest dit Jimmy, DEVILLE René, DEVILLE Georges, PORTHE Roger, COMTE Jean, COMTE Georges, COMTE Joannes, PIOLTI Henri ou Georges, CHARBONNIER Jean dit Nanon, âgés de 17 à 19 ans, étaient préparés à cette éventualité, mais ils étaient loin de se douter de ce qui les attendait.



L'entreprise DESAUTEL était située dans ce garage, avenue Victor Hugo à Rillieux

Monsieur Deville raconte :

- " Nous fûmes conduits à l'école de santé (où officiait le sinistre Barbie), je fus, moi-même interrogé deux fois, puis enfermé à Montluc jusqu'au 28 décembre. Je rejoignis ensuite Compiègne, avec mes camarades, où nous restâmes jusqu'au 19 janvier 1944.

- Quel était le motif de cette arrestation ?

- Nous appartenions à un groupe de résistants. Nous faisons circuler des journaux interdits, transmettions des informations et surtout nous fournissions des habits civils et des cartes d'identité aux Alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande et qui voulaient désertier. C'est à cause de cette dernière activité que nous avons été arrêtés.

- Aujourd'hui, dans les ouvrages relatant la Résistance, on donne beaucoup d'importance aux différents groupes et courants politiques. Qu'en était-il pour vous ?

- Cela n'avait aucune importance. On ne s'intéressait pas à cela. Dans nos groupes il y avait des communistes, des curés,... Nous poursuivions tous le même but.

- Qui était votre chef ? Votre arrestation a-t-elle un lien avec celle de Jean Moulin ?

- Le chef de l'A.S.", (l'armée secrète) était Monsieur CURVAT dit VALLIN. Il n'y a aucun rapport entre notre arrestation et celle de Jean Moulin. Parmi les autres chefs de la résistance, il y avait le Capitaine Julien (nom de résistance Marlien) qui travaillait à la Cotelte et le lieutenant Vittoz de Rillieux. Ils furent exécutés.

- Votre milieu, votre éducation, vos parents ont-ils contribué à votre engagement ?

- Nos parents, ils n'en savaient rien ! Dans la résistance il fallait en savoir le moins possible. Mon frère et moi faisons partie de ce réseau, nos parents l'ignoraient. J'ai d'ailleurs revu ma mère une seule fois avant de partir en Allemagne, dans la cour de la prison de Montluc le jour où nous avons embarqués pour Compiègne. J'ai d'ailleurs retrouvé, à Compiègne, Henri GRENIER, originaire de Sathonay-camp. Deux d'entre nous restèrent internés, les autres furent déportés.

- Y a t'il une raison expliquant cette différence de traitement ?

- Aucune. Le hasard seul décidait. Il en sera de même plus tard quand certains iront dans un camp ou un autre, seront fusillés ou épargnés. Nous ne pouvions jamais prévoir quel serait notre sort.

- Et après Compiègne ?

- Nous avons été "chargés" dans des wagons, enfermés pendant quatre jours, sans manger ni boire ; nous étions 120 dans des wagons prévus pour 40 hommes et 8 chevaux. Beaucoup d'entre nous sont morts, quelques uns tentèrent de s'échapper, peu réussirent. Pour tromper la soif, nous sucions les boulons du wagon. Certains cheminots ont été formidables ; ils nous jetaient des seaux d'eau dès que les sentinelles avaient le dos tourné . Ils risquaient gros ! Nous sommes enfin arrivés à BUCHENWALD. D'autres comme mon ami, présent ici ce soir, arrivèrent à MATHAUSEN. Ces camps étaient les lieux de destination des trains. Nous avons quitté Buchenwald en septembre 1944, car après un séjour, plus ou moins bref, les déportés repartaient pour des camps disciplinaires qui étaient en fait des camps de travail. La vie à Buchenwald était "facile" par rapport à celle qui nous attendait dans les seconds.

- Pouvez-vous nous parler de cette période de votre vie passée dans ces camps ?

- A notre arrivée, nous étions tondus entièrement, passés dans un bain de grésil comme désinfectant. On nous remettait une tenue, le pyjama rayé avec notre numéro de matricule écrit dessus et des sabots constitués d'une semelle et une bande de cuir dessus. Ce sera la seule tenue auquel nous aurons droit pour aller travailler dehors avec des températures avoisinant les moins trente degrés .

Je me souviens des pancartes qui rappelaient "LES POUX, C'EST LA MORT". Mais les paillasses qu'ils nous donnaient en étaient infestées!

- Comment étiez-vous "logés" ? Combien de prisonniers renfermait chaque camp ?

- Nous étions 8 personnes sur chaque paillasse ; il y avait 4 étages Dans le camp de Buchenwald, il y avait 54 blocs comme cela, soit en tout 52 000 prisonniers.

- Chacun possédait sur sa tenue l'initiale de son pays d'origine et un triangle de couleur qui signalait son appartenance : triangle rouge pour les "politiques", vert pour les "droits communs", violet pour les "objecteurs de conscience", rose, pour les "homosexuels", étoile rouge et jaune pour les juifs, et un disque blanc avec un point rouge pour ceux qui avaient tenté une évasion... Dans les blocs, par contre, aucun rang social ne comptait. L'évêque de Clermont, le consul de Hollande, le secrétaire de préfecture, l'ouvrier, ... tous se cotoyaient. Monsieur GRUYER, avait pour compagnon le père de Michel Noir.

- Et la nourriture ?

- Le matin nous avions une boule de pain noir pour 6 ou 8 avec un doigt de margarine, accompagné d'une boisson qui se voulait être du café, le soir une soupe claire. Nous n'avions pas de repas à midi et travaillions 12 heures par jour, dans des conditions très difficiles, dans le froid, à creuser des tunnels qui s'effondraient parfois sans que l'on puisse se sauver à temps. Bien entendu, les épidémies faisaient rage, en particulier la dysenterie ; nous y sommes tous passés . Quand ce n'était pas les broncho-pneumonies et la fièvre !

- A chaque retour du lieu de travail, les SS faisaient l'appel. Il ne fallait pas qu'il manque une personne sur les 52 000 ! Nous avions du apprendre notre numéro par coeur en allemand et savoir le reconnaître . Il fallait même amener les morts de la journée à l'appel pendant lequel on se tenait debout sans bouger. Ce contrôle a duré, une fois 36 heures dans le froid ! Nous étions jeunes et avions l'habitude de faire du sport avant d'être arrêtés, c'est peut-être ce qui nous a permis de tenir. L'amitié qui nous unissait nous rendait plus forts aussi, celui qui flanchait était soutenu par les autres . Par exemple quand l'un d'entre nous a pris une angine et ne voulait plus s'alimenter, nous l'avons forcé à manger car une gamelle restée sans propriétaire disparaissait immédiatement. Cet ami est revenu avec nous à Sathonay.

- La résistance pouvait-elle s'organiser à l'intérieur des camps ?

- Dans les camps qui n'étaient pas les camps disciplinaires comme LANGENSTEIN, où je fus en second lieu conduit, certains réseaux se constituaient. Par exemple, à Buchenwald, les prisonniers avaient réussi à subtiliser petit à petit des pièces de fusils dans les ateliers et à les reconstituer, pour en faire usage au moment de la libération du camp.

- Quels contacts aviez-vous avec l'extérieur ?

- Aucun. Le camp était entouré d'une double rangée de barbelés formant chemin de ronde dans lequel circulaient des chiens dressés. Nous avions des nouvelles par les derniers arrivants. J'ai pu écrire quelques lettres à ma famille, mais il fallait que ce soit en allemand ; les alsaciens prisonniers nous traduisaient.

- Par qui étiez-vous encadrés dans ces camps ?

- Les SS gouvernaient tout. Un lieutenant de SS commandait à un général de la Wehrmacht (la Wehrmacht était l'armée allemande régulière).

A la fin, il ne restait pour garder le camp que les vieux qui avaient fait 14/18 ! Tous les autres étaient sur le front. Quand on a entendu les tirs se rapprocher on savait que c'était bon pour nous. Alors ils nous ont mis sur les routes, pour évacuer le camp avant l'arrivée des alliés. Ce sont les américains du général Patton qui nous ont délivrés. L'un des déportés revenu à Sathonay-camp détenait le record de maigreur : il pesait 28 kilos à la libération.

- A quelle date avez-vous été libérés?

- Le 8 avril 1945 et nous sommes arrivés chez nous le 3 mai 1945 après 18 mois d'absence. Il fallut un mois pour revenir. La plupart des voies de communication était détruites. Nous sommes passés par la Belgique, où la population nous a réservé un accueil triomphal. On nous lançait des brioches sur notre passage. Certains prisonniers libérés sont morts à ce moment là, car leur estomac rétréci ne supporta pas toute cette nourriture. Nous, nous avons eu beaucoup de chance, nous étions partis neuf, nous sommes tous revenus.

*Récit de René DEVILLE, fait au cours d'une réunion de Sath'nâ, le 28 février 1995, en compagnie de Monsieur GRUYER, son ami, appartenant comme lui à la FNDIR/UNADIF*

M. N. P.